

familièrement leur museau roux sous mon bras caressant ; le soir, c'était l'immense troupeau des bœufs regagnant son logis, tandis que les mères erraient, çà et là, poussant de longs mugissements graves et inquiets, pour appeler leurs petits ; dans les grands figuiers aux troncs tordus par la vieillesse, sur les branches étrangement contournées, au milieu des longues feuilles luisantes, les hérons gris venaient se planter gravement droits comme des bougies sur des lustres, pour passer la nuit.

Que de jolis tableaux, tout encadrés d'or, dans le soleil pourpre du soir, ou rosé du matin ! Au milieu de toutes ces merveilles, à ce régime-là, je me sentais revivre. Mes compagnons, dans le prosaïsme du *farniente*, regonflaient leurs joues, aplaties par la gloire.

Un seul point faisait tache au tableau ! Une seule ombre à notre bonheur !... A-t-on vu le crocodile ? Où est le crocodile ? Y a-t-il un crocodile ? Ou bien ce crocodile tant vanté n'est-il qu'un mythe, une chimère, un songe ?

Le fait est que je commençais à m'enliser dans un scepticisme dangereux, lorsque le samedi 8 janvier, vers 1 heure, alors que la chaleur flambait de ses rayons brûlants la campagne desséchée, et que de mon côté, je songeais... la maison engourdie est réveillée soudain par ce ci :

— *Il* est là !

— *Qui ? Il ?*

— *Il*, c'est *Lui*, et *Lui*, ce n'est pas un autre.

Je bondis sur mon petit fusil, j'enfile quelques cartouches dans mon gousset et je rejoins la bande tapageuse des enfants. A deux minutes de la maison, du haut du monticule, j'aperçois, paresseusement allongée sur le sable, une longue bande sombre en forme de fuseau. Plus de doute possible ! C'est *Lui*, tout à fait *Lui* ! !...

Et devant mon imagination éblouie, repassèrent en une seconde tous les exploits connus des grands chasseurs, depuis Nemrod jusqu'à Tartarin.

Et sans trembler j'épaule et je vise, et je tire : La scène qui suivit, je ne puis la décrire.

Blessé à l'œil, ou aux oreilles, ou aux narines, que sais-je ? notre bonhomme de caïman se livre pendant quelques secondes à des manifestations très justifiées, mais invraisemblables. Ses pattes sont trop courtes pour qu'il puisse se gratter efficacement le bout du nez où ça le démange. Il secoue la tête, comme pour se débarrasser d'une morsure importune. Il se roule par terre, et son ventre blanc se tortille ; enfin, d'un bond, il disparaît au fond de l'eau.

Régulièrement, nous ne pouvions espérer le revoir de sitôt remonter à la surface. Tout honnête caïman ainsi outragé se calfeutre dans se retraite pendant un jour. Pas du tout. L'eau

bientôt s'agite et les mâchoires du citoyen se dressent tout à coup au milieu de la petite rivière.

Vue de la rive, cette double rangée, circulant de droite et de gauche avec une allure désordonnée, avait quelque chose de diabolique.

Impossible de résister à la tentation devant ce râtelier superbe ; je lui lâche mon plomb à l'intention des molaires creuses ou des canines endormies. Nouveau plongeon, nouvelles bulles, nouveau remous, puis nouvelle apparition.

Sur la berge, les enfants trépignent et crient de tout leur cœur. Malgré le tapage infernal, la sinistre physionomie du brigand aquatique émerge de notre côté, et, bêtement, le saurien épileptique vient s'affaler, épuisé, sur le bord du ruisseau, à quelques mètres de nous. Les herbes le cachent. Je m'approche à trois pas. Mon fusil est armé. J'appuie sur la gâchette, et, comme il arrive généralement dans les grandes circonstances, le coup rate. L'ennemi reste paisible. Une nouvelle cartouche décharge tous ses plombs dans le ventre de la victime.

Je puis dire maintenant : victime, car l'œil s'est fermé et un simple soubresaut a témoigné de l'impression éprouvée au dernier coup. "Vite, vite, des bûches ! Des cordes ! Nous le tenons." Mais le public danse sur place et veut rester pour voir. Faut-il perdre une si belle prise ? Hélas ! Oui. Presque aussitôt le corps glisse et disparaît.

Ce fut seulement deux jours après que le cadavre, étant remonté à la surface, put être arrimé à un grand bambou et transporté.

*

* *

Nos Malgaches qui ont de bons yeux voient *Valada* ! s'écrient-ils, et ils montrent à l'horizon une traînée grise qui descend vers la vallée, en contournant les pentes de la montagne. On dirait une petite nuée rasant la terre. Bientôt l'avant-garde débouche. Peu à peu, le nuage s'épaissit, les sauterelles s'abattent de tous côtés avec un petit bruit sec. Cela ressemble à la chute de la neige, mais d'une neige tantôt noirâtre, tantôt brillante, suivant que l'animal réfléchit ou non, sur ses ailes argentées, les rayons du soleil. Ces singulières bestioles ont absolument les allures du flocon blanc, montant, descendant, tourbillonnant au caprice du vent et finissant par se poser brusquement sur le sol. La terre en est couverte, les herbes sont chargées de grappes brunes ; sur les rochers, ce sont des files entières orientées toutes dans la même direction et qui s'avancent lentement, d'un mouvement parallèle et régulier, comme le glissement d'innombrables petites barques à la surface des eaux. Ces curieux "flocons", vus sous un autre angle, prennent les teintes